

10758

LE CADRAN

307389

DE LA GOMMUNE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M^{rs}. JOUSLIN DE LASALLE, CROSNIER ET LE B^{on}. DE
MONGENET;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 4 NOVEMBRE 1826.

SECONDE ÉDITION.

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 50 C.  
~~~~~



A PARIS,

CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

Boulevard St.-Martin, N^o. 29, vis-à-vis la rue de Lancry;

~~~~~  
1826.

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

|                                        |                                     |
|----------------------------------------|-------------------------------------|
| M. LE MAIRE.....                       | M. <i>Moëssard.</i>                 |
| JOLIVET, son secrétaire.....           | M. <i>Pierson.</i>                  |
| LEDRU, paysan.....                     | M. <i>Granger.</i>                  |
| M <sup>me</sup> . LEDRU, sa femme..... | M <sup>me</sup> . <i>St.-Amand.</i> |
| JULIENNE, sa fille.....                | M <sup>lle</sup> . <i>Élisa.</i>    |
| AUDET, maître maçon.....               | M. <i>Vissot.</i>                   |
| BASTIEN, son fils.....                 | M. <i>Hypolite.</i>                 |
| LAROSE, maréchal ferrant.....          | M. <i>Serres.</i>                   |
| SIMONOT, charpentier.....              | M. <i>Hérét.</i>                    |
| Paysans.                               |                                     |
| Paysannes.                             |                                     |

---

*La scène est dans un village.*

---

DE L'IMPRIMERIE DE J.-S. CORDIER FILS,

RUE TRÉVENOT, N<sup>o</sup>. 8.

# LE CADRAN

## DE LA COMMUNE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

---



*Le Théâtre représente une place de village ; à droite, la Mairie.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

BASTIEN, JULIENNE, Paysans, Paysannes, *les uns roulent des tonneaux, les autres préparent un orchestre, etc.*

CHOEUR.

*Air : La séance est terminée.*

C'est la fête du village,  
Comme j'allons nous divertir !  
Travaillons avec courage,  
Car sans peine on n'a point d'plaisir.

BASTIEN, *tout joyeux.*

Oui, mes amis, c'est notre fête à tous, aussi j'allons nous en donner.

TOUS.

Aujourd'hui dans le village, etc.

BASTIEN.

Dieu ! ça s'ra-t-il beau !.. des chansons, des danses, des bouteilles avec des verres de couleurs !..

JULIENNE.

Et vous ne parlez pas du plus joli.

BASTIEN.

L'plus joli... ça s'ra vous, mamselle Julienne.

JULIENNE.

Je n'dis pas non, monsieur Bastien, mais not' mariage v'là l'plus beau de la journée.

( 4 )

BASTIEN.

Tiens, not' mariage!... eh bien, j'n'y pensais plus...  
c'est drôle!... ça m'rend si content, que j'l'avais oublié...

JULIENNE.

C'est galant... que j'vous y attrape.

BASTIEN.

Laissez donc, ça m'serait revenu... ce soir.

*Air : Comme il m'aimait.*

Quand vient la nuit,  
Dans mon réduit,  
Je rentre auprès d'monsieur mon père ;  
A ronfler seul j'en suis réduit.  
Un tas d'chos's me pass'nt dans l'esprit,  
Et tout en soufflant ma lumière,  
J'suis fâché d'êtr' célibataire,  
Quand vient la nuit. (*bis*).

JULIENNE.

Moi, c'est tout différent.

*Même air.*

Quand vient le jour,  
J'pense à l'amour,  
Je m'lév' sans rien dire à ma mère,  
A la fnêtre j'vais faire un tour,  
Par malheur ell' donn' sur la cour ;  
Mais ça m'caus' du plaisir tout d'même,  
J'dis : j'vais revoir celui que j'aime,  
Quand vient le jour. (*bis*).

BASTIEN.

Est-elle gentille... ah! ma foi tant pire, j'vas vous embrasser... ça vous apprendra.

JULIENNE.

Non, non, soyez sage, m'sieur Bastien; ça f'rait du tort à ma réputation...

BASTIEN.

Tiens, sa réputation, puisque je va être ton mari... ce soir... j'peux bien prendre un à-compte.

JULIENNE.

Du tout, du tout... je ne fais pas d'avance... faut d'l'économie...

BASTIEN.

Pardin' des baisers, c'est pas comme les écus, on a beau en donner, il en reste toujours... puisque tu es si avare, j'te paierai des intérêts... j't'en donnerai deux pour un.

( 5 )

JULIENNE.

Tu ne te gênes pas... finissez, monsieur, vous pouvez bien attendre.

BASTIEN.

V'là un an que je ne fais que ça... tous les jours de la vie... not' mariage a déjà été remis onze fois... tantôt c'est pour les foins, tantôt pour les vendanges, ça n' finit jamais... Julienne, je t'en supplie, laisse-moi t'embrasser, ça sera nos accordailles... *( Il se met à genoux ).*

TOUS LES PAYSANS, *le montrant au doigt.*

Ah! ah! ah! le nigaud!

BASTIEN.

De quoi vous mêlez-vous... j'suis amant, ça n'regarde personne!

JULIENNE.

Relevez-vous donc, v'là monsieur Larose, le maréchal-ferrant.

## SCÈNE II.

Les Mêmes, LAROSE.

BASTIEN.

Ça m'est égal.

LAROSE.

Eh ben, eh ben, fantassin... qu'est-ce que tu fais donc là... tu te mets aux pieds de ta belle... ça n'se fait plus comme ça... tu as-t-un air d'être en pénitence...

BASTIEN.

J'fais la cour à ma femme.

LAROSE.

C'que je t'en dis, c'est pour la chose... il n'faut pas rester comme ça sur les genoux, tu peux te couronner.

*( Il le relève ).*

JULIENNE.

Là, v'là ce que c'est... on se moque de vous...

LAROSE.

Tu sens bien, mon garçon, dans un jour comm' celui-ci, qu'il n'faut point, comme on dit à Paris, s'amuser aux bagatelles... mais bien s'occuper z'aux préparatifs de la sollanité qui doit z'avoir lieu pour la fête du Village.

BASTIEN.

Mais , m'sieur Larose , on s'en occupe aussi . . .

LAROSE.

Vous sentez bien , qu'en ma qualité de l'un des notables du pays , je dois donner le coup-d'œil du maître . . . c'est bien , c'est bien.

BASTIEN.

Oui , mais il y a une chose que j'voudrais voir à c'te fête... ça s'rait au moment des divertissemens , d'entendre des coups de canon... heim... on en parlerait , ça frait du bruit dans les environs.

JULIENNE.

Oh ! dieu ! ça me ferait peur.

BASTIEN.

*Air : Du Verre.*

Ça frait un fameux bacchanal,  
Au moment du mât de cocagne ;  
Vous qu'êt's calomnier à cheval,  
Fait's nous des p'tits canons d'campagne.

LAROSE.

Les canons que j'fais manœuvrer,  
N'font plus grand bruit , tu peux m'en croire ,  
Aut'fois j'aimais à les tirer ,  
Et maint'nant j'n'aim' qu'à les boire.

BASTIEN.

Ah ! oui , j'comprends . . . ceux-là vous cassent ben un peu la tête ; mais l'lendemain , il n'y paraît plus.

LAROSE.

Comm' tu dis , c'est la chose . . . Tout ce que j'peux faire pour vous , c'est de vous donner ce soir , sous les tilleuls , un p'tit feu d'artifice de ma façon . . . avec quelques fusées volantes , et quelques petits canards sur l'étang de M. le maire.

BASTIEN.

Oh ! c'est bon , c'est bon ; j'aime bien les canards.

LAROSE.

Et encore , faut que j'en parle à M. Jolivet , le secrétaire de la mairie . . . Comme il est en même temps espicier , et qu'il vend d'la poudre , il n'y mettra ni obstacle ni empêchement.

BASTIEN.

Justement , c'est lui . . .

### SCÈNE III.

Les Mêmes, JOLIVET.

JOLIVET.

Ah ! ah ! vous voilà , mes amis , mes enfans.

TOUS.

Bonjour , M. Jolivet.

JOLIVET.

Mes chers administrés , avec quel plaisir je vous vois tous réunis... pour la double cérémonie de ce jour... la fête du village et le mariage de ces deux petits amoureux... Ah ça , j'espère que vous serez gais , que vous serez joyeux...

LAROSE.

Soyez paisible... l'enthousiasme est dans mon genre... puisque je veux solliciter la faveur et l'agrément de décocher le petit feu d'artifice de circonstance... faut faire brûler la poudre , aujourd'hui.

JOLIVET , *fronçant le sourcil.*

Comment , vous avez de la poudre chez vous... avec votre état... votre forge de maréchal... c'est fort dangereux... Le village n'est pas assuré contre l'incendie...

LAROSE.

Le fait est , que je n'ai pas vu un seul phénix dans aucune maison du village... mais rassurez-vous ; j'ai compté sur vous , monsieur Jolivet , pour me vendre de la poudre.

JOLIVET.

Comment , mon cher ami , très-volontiers... C'est une très-bonne idée... un feu d'artifice... cela est très-bien pour une fête , à cause du bouquet...

TOUS.

Ah ! bravo ! bravo !... nous en aurons un !..

JOLIVET.

Ah ! ça , mes bons amis , vous savez que c'est à midi que M. le maire doit arriver de la ville ; et qu'à cette heure , les divertissemens auront lieu... Allez tous vous habiller , afin de vous rendre au-devant de lui...

LAROSE.

C'est juste, une tenue décente est de rigueur.

Air : *Le Gascon, mes Amis.*

Allons } mett' } nos plus beaux atours,  
 Allez } vos }  
 Et notre } plus belle cornette,  
 votre }  
 Et votre croix à la Jeannette,  
 Et le fin corset de velours.

BASTIEN.

Sur mon trent'-deux pour me marier,  
 Bien vite il faut que je m'arrange,  
 Et toi ne vas pas oublier  
 Qu'tu dois avoir la fleur d'orange,  
 J'tiens beaucoup à ta fleur d'orange.

TOUS.

Allez }  
 Allons } mett', etc.

( *Ils sortent tous, excepté M. Jolivet.* )

## SCÈNE IV.

JOLIVET, seul.

Ils sont tous enchantés, c'est ce que je voulais... M. le Maire a le projet de profiter de ce jour pour faire voter, par ces braves gens, le rétablissement du cadran du village... qui n'existe plus depuis deux ou trois ans, et qui manque vraiment pour servir de guide et de point de mire aux voyageurs qui, depuis quelque temps, ont fait de ce village une route de traverse. Il attache beaucoup d'importance à cette mesure... et je suis chargé d'exercer, auprès de ces bons paysans, une petite diplomatie de village... et j'espère réussir... Cela me poussera... me donnera peut-être de l'avancement.... Monsieur le Maire ne restera pas, et je puis le remplacer.

AIR : *Vaudeville du jaloux malade.*

Cela ferait bien mon affaire ;  
 Et, dans ce cas, un de ces jours,  
 D'adjoint je peux devenir maire...  
 Car en fait d'place il faut toujours  
 En solliciter de nouvelles,  
 Quoiqu'on en possède déjà,  
 Non, pour en avoir de plus belles,  
 Mais pour garder celles qu'on a.



Aussi, je tiens à cette dernière affaire? Je suis certain de l'assentiment de madame Ledru... celui de son mari ira de suite... Il fait tout ce que sa femme veut... c'est une commère... Je l'aperçois, il faut la mettre dans mes intérêts... et lui donner une opinion, si elle n'en a pas...

## SCÈNE V.

JOLIVET, MAD. LEDRU.

MAD. LEDRU.

• Votre servante, monsieur Jolivet... vous me voyez... je me suis mise en grande tenue... Vous m'en connaissez, je n'me fais jamais attendre pour ma toilette... dans des jours comme celui-ci.

JOLIVET.

Et cependant, vous n'en auriez pas besoin... que vous ayiez de la parure ou que vous n'en ayiez pas... vous êtes toujours tout de même... toujours fraîche, et parfaitement conservée... Ma foi, il y a des momens où je trouve le père Ledru bien heureux...

MAD. LEDRU, *soupirant.*

Ah! mon dieu, je ne m'en aperçois pas... il n'y fait pas la moindre attention...

JOLIVET:

Dites-moi donc, madame Ledru, vous qui êtes une femme d'esprit...

MAD. LEDRU.

Vous êtes bien honnête...

JOLIVET.

• Je suis sûr que vous serez de mon avis...

MAD. LEDRU.

Je m'en ferons un honneur...

JOLIVET.

M. le Maire a l'intention de proposer, aujourd'hui, aux principaux du pays, de faire rétablir le cadran du village, comme il était anciennement... vous savez qu'il y a longtemps qu'on en parle, j'n'ai pas eu occasion d'en causer avec vous. Je lui ai dit qu'il avait peut-être raison, mais

*La Fête du Village.*

que je vous consulterais, pour savoir ce que vous en penseriez... attendu que vous êtes une des fortes têtes de l'endroit...

MAD. LEDRU.

Mais il me semble que ça serait très-bien... Vous me croirez si vous voulez, j'avais l'idée de vous en parler...

JOLIVET, *à part.*

Je la tiens. (*Haut.*) Je suis ravi que vous approuviez cela... mais je crains quelques obstacles, peut-être votre mari...

MAD. LEDRU.

Mon mari!.. c'est une plaisanterie... Je voudrais bien voir ça... il y a dix ans que mon mari ne compte plus à la maison...

JOLIVET.

Je sais qu'il a le bon esprit de se laisser mener par vous.. mais j'ai peur que le père Audet, qui est un vieux récalcitrant.

MAD. LEDRU.

Parbleu! qu'il s'avise de me contrarier... et sur le champ, je l'enverrais promener avec le mariage de son fils Bastien et de ma fille Julienne... Ah! ah! vous ne me connaissez pas... comme la noce doit se faire aujourd'hui même, je vous répons de lui...

JOLIVET.

Ah! vous êtes charmante...

MAD. LEDRU.

J'connais la manière de le prendre... Le voilà, laissez-moi avec lui... je m'en vais le tourner comme je voudrai.

JOLIVET.

Très-bien, très-bien, voisine... et t'nez, pour vous prouver mon enchantement, je veux assister au mariage de votre fille.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Adieu! je m'en vais de ce pas,  
A quand la noce, je vous prie?

MAD. LEDRU.

A deux heur' on fait le repas.

JOLIVET.

J'y serai, je vous remercie.

( 11 )

MAD. LEDRU.

Mais il est sans gêne, entre nous.

JOLIVET.

Pour vous prouver mon estime profonde,  
Je m'invite à dîner chez vous;  
Je n'le frais pas pour tout le monde.

(*Il sort.*)

## SCÈNE VI.

MAD. LEDRU, AUDET.

AUDET.

Ah! ah! il paraît que je suis le premier arrivé au conseil municipal... la chose en vaut la peine aujourd'hui; et je ne veux pas que monsieur le Maire nous mène, dans cette affaire-ci, comme dans la dernière.

MAD. LEDRU.

Bonjour, père Audet : c'est y vrai que vous n'êtes pas d'avis qu'on rétablisse le cadran? Vous m'en aviez ben touché quelque chose; mais j'ai cru que c'était en badinant, et qu'un homme raisonnable comme vous, ne pouvait pas...

AUDET.

C'est pourtant comme ça.

MAD. LEDRU.

Allons donc, un maître maçon, un homme d'instruction! à quoi ça ressemblerait-il?

AUDET.

A ce que ça voudra; mais à coup sûr, je n'en démordrai pas.

MAD. LEDRU.

C'est donc pour faire endéver les femmes du village; car je vous avertis que nous y tenons toutes; et puis, vous ne prenez pas garde à une chose, c'est que votre fils doit épouser notre Julienne; que v'là un an que c'est décidé; que ça devrait être fait depuis six mois, et que ça ne recule toujours, que parce que mon mari et vous, n'étant jamais d'accord dans vos diables de conseils municipaux, ça met du froid entre vous, et que nos enfans en pâtissent.

AUDET.

A qui la faute ; puisque vous faites de votre mari tout ce que vous voulez : engagez-le à être toujours de mon avis, et nous serons toujours d'accord.

MAD. LEDRU.

Vous aussi!..

AIR : *Que d'Établissemens nouveaux.*

Rien n'me tarabuste, grands dieux !  
Comme lorsque l'on vient me dire :  
Que j'ai fait d'mon mari tout c'que je veux...  
C'est bien lui qui s'laiiss' conduire.  
Depuis qu'qu' temps il fait l'mutin,  
Quand il n'vent pas, monsieur s'entête ;  
Il se sauve quand j'lèv' la main...  
Il faut qu' quequ'un lui mont' la tête.

Ainsi donc, ça vous est égal que nous ayions un cadran ou que nous n'en ayions pas ?

AUDET.

Ça n'm'est pas égal ; j'aime mieux que nous n'en ayions pas, parce que c'est inutile.

MAD. LEDRU.

Inutile ! je comprendrais toutes les autres raisons. Mais c'est donc ben honorable pour le village, d'entendre dire aux gens qui passent sur la route : « *Tiens, en v'là qui n'ont seulement pas de cadran dans leur village.* »

AUDET.

Si vous saviez, voisine, combien je me soucie peu des gens qui passent sur la route.

MAD. LEDRU.

C'est bien. Je le vois, vous aimez mieux me faire du chagrin.

AUDET.

V'là ben les femmes ! quand elles n'ont rien de bon à répondre à ce que vous leur dites, elles s'en font une affaire personnelle. (*Lui prenant la main.*) Vous savez ben, maman Ledru, que ce n'est pas du chagrin que je voudrais vous faire.

MAD. LEDRU.

Il faut que nous soyions d'accord, si vous voulez que le mariage de nos enfans se fasse... vous entendez, père Audet.

AUDET.

Il n'y a pas moyen de délibérer avec  
venez tout de suite au fait.

## SCÈNE VII.

Les Mêmes, JULIENNE

MAD. LEDRU.

Approche, approche, Julienne; on ne  
le père Audet ne veut pas de cadran.

JULIENNE.

Ça ne m'étonne pas, ma mère, puisqu'  
en veut.

AUDET.

Quoi! ma petite bru aussi?

JULIENNE.

Votre bru! vous n'avez guère envie que  
Sans ça, est-ce que vous feriez à mon père  
canes que vous lui faites.

AUDET.

Quand on défend les intérêts de la com  
avoir des idées à soi.

JULIENNE.

Bah! bah! des idées à soi sur une misèr

MAD. LEDRU.

Paix! ma fille.

JULIENNE.

Mais, ma mère, vous en parlez ben à  
vous que pour un cadran, dont on pourra  
notre mariage peut être retardé?

MAD. LEDRU.

Il ne s'agit pas d'ça.

JULIENNE.

Il ne s'agit pas de d'ça! De quoi s'agit  
Audet? Entendez-vous que ma mère dit  
d'ça.

MAD. LEDRU.

Si tu n'épouses pas Bastien, tu en épou  
ça n'est pas une affaire.

JULIENNE.

Dites-moi donc c'que c'est qu'une affaire, alors? C'est-y un cadran, que je ne me rappelle pas avoir vu? Je ne suis pas du temps du cadran, moi, je suis du temps de Bastien. (*A Audet.*) Père Audet, aussi, qu'est-ce que ça vous fait qu'on le rétablisse.

AUDET.

Tu ne veux pas entendre mes raisons.

JULIENNE, *à sa mère.*

Au fait, ma mère, si on doit le rétablir et qu'il aille encore tout de travers, comme on dit qu'allait l'autre, ça vaut-il la peine que mon père se fâche avec le père Audet.

MAD. LEDRU.

Ton père se fâchera ou ne se fâchera pas, ça m'est égal...

JULIENNE, *au père Audet avec douceur.*

C'est pas l'embarras, c'est ben joli, un cadran, père Audet?

AUDET.

Oui, quand on ne le paie pas.

JULIENNE, *à sa mère, de même.*

Dans le fait, à quoi ça sert-il? n'avons-nous pas le soleil?

MAD. LEDRU.

Veux-tu ben finir. V'là t'y pas qu'elle fait comme les traîtres, elle souffre le froid et le chaud en même temps.

JULIENNE, *d'un ton de dépit.*

Je ne souffle qu'une chose; c'est mon mariage.

## SCÈNE VIII.

Les Mêmes, LEDRU.

LEDRU.

Qu'est-ce donc que ça veut dire? Ma femme et ma fille qui ont l'air de tenir un conseil municipal en plein vent...

MAD. LEDRU.

Songez toujours, Ledru, à tenir bon, et ne pas te laisser aller aux cajoleries.

LEDRU.

A quelles cajoleries?

MAD. LEDRU.

Il en arrivera ce qui pourra; mais il ne faut pas se laisser mener.

LEDRU.

Pourquoi?

MAD. LEDRU.

AIR : *Un Homme pour faire un Tableau.*

On va t'dir' que c'est important,  
N'écout' pas un' chose pareille ;  
Et pour montrer qu't'as du jug'ment,  
A leurs raisons ferme l'oreille.  
Mon conseil est toujours le bon,  
Ne fais que c'que j'te dirai d'faire ;  
Et surtout, en c't'occasion,  
Rappel'-toi qu't'as du caractère.

LEDRU.

Je ne pouvons pas l'oublier, tu me le répètes chaque fois que tu veux me faire faire quelque chose. Mais à propos de quoi me donnes-tu tous ces conseils ?

JULIENNE.

A propos, que ma mère vous a mis dans la tête qu'il n'y a rien de plus nécessaire que de rétablir le cadran du village ; et que le père Audet trouve qu'on pourrait encore attendre.

LEDRU.

Eh ben ! n'faut donc pas de cadran, à présent ?

MAD. LEDRU.

Au contraire. Il en faut.

AUDET.

C'est de l'argent perdu.

LEDRU.

Ah ! voyons, voyons... Quand j'entends plus d'une personne, je ne sais plus où j'en suis.

JULIENNE.

Vous allez vous brouiller avec le père Audet ? et mon mariage va être manqué pour la douzième fois.

LEDRU.

N'aies pas peur.

MAD. LEDRU, *avec humeur.*

Comme c'est clair ! Il y a des instans où l'on désirerait avoir un homme qui eût de la tête ; prends-y garde toujours, Ledru... Si tu venais à te démentir... je ne te dis que ça... Marchez devant moi, Julienne.

JULIENNE, *embrassant son père.*

Adieu, mon père.

MAD. LEDRU.

M'avez-vous entendu ?

( Elle sort, en faisant passer sa fille devant elle. )

## SCÈNE IX.

AUDET, LEDRU.

LEDRU.

Concevez-vous qu'euq'ch'ose à cet embrouillamini-là ?

AUDET, riant..

Il faudrait être ben fin.

LEDRU.

C'est une chose ben drôle ; ma femme parle toujours de caractère, et je ne connais personne qui en ait moins qu'elle.

AUDET.

Nous nous sommes querellés, dame ! fallait voir ; parce que ça me chicane, de donner toujours nos écus pour les autres...

LEDRU.

Pour quels autres, donc ?

AUDET.

Eh ben ! pardine, pour M. Jolivet, qui est secrétaire-adjoint de la mairie, et qui fera un embarras avec cette affaire ; disant qu'c'est lui qui a fait ça... Que sans lui, par-ci, que sans lui, par-là...

LEDRU.

En vérité !.. Dites donc, ma femme sait-elle ça ?

AUDET.

Ah ! bah ! quand elle est entrain d'jacasser, ses paroles, c'est comme la rivière qui coule, on ne peut pas l'arrêter. Vous comprenez bien, que ce n'est pas pour deux ou trois mauvais ressorts en bois qu'on arrangerà, que j'irais me tourner le saif... mais c'est à cause de monsieur le secrétaire.

LEDRU.

Vous auriez dû dire ça à ma femme.

AUDET.

C'est qu'vous verrez que ça ne sera plus notre cadran,



ça s'ra le cadran de M. Jolivet... Il dit déjà mon village...  
Ça me fait mal, quand je vois un homme qui n'est jamais  
sorti de la canelle... se donner des genres, comme s'il  
sortait de la cuisse d'Jupiter...

LEDRU.

Comment, Jupiter... vot' gros chien d'basse-cour...

AUDET.

Non, non, c'est des termes de politique que vous ne  
connaissiez pas... Pour dire qu'il veut prendre des airs  
d'homme en place .. un bel employé...

*Air : Je loge au quatrième étage.*

A son bureau comm' le moins jeune,  
Il n'est jamais ben matinal ;  
Sitôt qu'il arrive, il déjeuner,  
Ou ben il s'chauffe et lit l'journal ;  
Et quoiqu'il lis' tant bien que mal,  
Il a toujours quelque volume  
Pour lui faire passer le temps ;  
Et par hasard s'il taill' sa plume,  
C'est pour s'en faire des cur-dents.

Il se vante pourtant que vous direz comme il voudra.

LEDRU.

Ah! oui? il s'vante d'ça... Eh bien! c'est bon, il n'me  
connait pas... Il verra...

AUDET.

Et tout ça, parce que la voisine Ledru prétend que  
vous n'avez pas de volonté...

LEDRU.

Je lui prouverai que j'en ai plus qu'elle... Mais, j'suis  
comme c't autre... faut laisser dire les maîtres, sans ça,  
on n'en finirait pas...

AUDET.

Tenez, tenez, v'là du renfort qui nous arrive. Simonot,  
le charpentier, et Larose, le maréchal.

## SCÈNE X.

Les Précédens, LAROSE et SIMONOT,

LAROSE.

Parbleur! messieurs, sans l'ami Simonot, qui m'a débar-  
rassé de la petite Babet, il n'y aurait pas eu mollien d'ar-

*La Fête du Village.*

river jusqu'ici. Je ne sais pas ce qu'elle a, mais elle aime bien que je lui raconte mes campagnes, toujours.

AUDET.

Et vous aimez peut-être mieux lui conter tout autre chose?

LAROSE.

Par passe-temps, plutôt que par intention. Je sais ce que c'est qu'de conter, voyez-vous; je suis expert, maréchal-expert, et je m'y connaît.

*Air : Des jolis soldats.*

Bon maréchal, auprès des femmes,  
J'fus toujours aimable et galant;  
Si j'suis le favori des dames,  
C'est qu'toujours j'fus un bon enfant.  
Je forge avec le même zèle,  
Les fers d'un ch'val, les fers d'un' belle,  
Et l'on me trouve également,  
Fort sur l'enclume et l'sentiment;  
Voilà (4 fois). le maréchal ferrant.

SIMONOT.

C'est pour ça que vous devriez en finir, Larose, et prendre une ménagère; c'est plus moral.

LAROSE.

Peut-être ben; mais quand on s'est passé d'ça si longtemps, il semble que l'appétit ne vous vient point. Vous autres, qui n'avez jamais quitté le village, vous avez suivi la mode du village. Mais, moi, c'est pus ça; j'ai vu du pays où il n'y a pas d'paysannes; si vous fussiez, comme moi, à l'Opéra de Paris. Oh! dam! c'est ça une jolie attrape minette .. des princes, des princesses, en veux-tu, en voilà. Quand j'étais de garde, je voyais tout ça; et dans les coulisses, donc, de belles demoiselles, qu'avaient de belles couleurs, et qui levaient les jambes, qui levaient les jambes... c'était agréable.

AUDET.

C'est-il là des souvenirs!

LAROSE.

Dam! oui, c'en sont.

SIMONOT.

Et de jolis, encore... Ma fine, au lieu de penser aux jambes des demoiselles de l'Opéra, vous seriez bien mieux de panser vos chevaux; c'est plus moral.

LAROSE.

C'est plus moral ; il ne sait dire que ça, l'père Simonot ; il n'est pas meilleur qu'un autre, et il fait le Platon. C'est positivement comme un sergent-major que nous eûmes ; il criaient contre les ivrognes depuis le matin jusqu'au soir, et il était toujours dans les brindzingues.

LEDRU.

C'était son jeu.

LAROSE.

C'est jamais le jeu de vouloir faire le bon apôtre, y a des malins partout ; et nous savons bien ceux qui font les calins et ceux qui sont des bons jurons. . . Croyez-moi, père Simonot, en fait de morale, n'faut pas tant... et... voilà la chose.

AUDET.

Bravo Larose, v'là c'qu'on appelle bien parler. . . Ah ça, dites-moi quelle est votre opinion sur l'affaire en question.

LAROSE.

Quelle affaire ?

AUDET.

Parbleu, celle sur laquelle nous allons délibérer tout-à-l'heure au conseil municipal.

LAROSE.

Ah ! ah ! nous allons donc délibérer ?

AUDET.

Sans doute, au sujet de ce cadran.

LAROSE.

Eh ! bien, pour ce cadran ?

AUDET.

Eh ! bien, qu'est-ce que vous en dites ?

LAROSE.

Ma foi, je dis que comme ça m'est égal, ça m'est bien indifférent ; v'là ma manière de voir.

SIMONOT.

S'tapendant, de tous les villages à dix lieues à la ronde, il n'y a que celui-ci où il n'y ait pas de cadran, et c'est humiliant quand c'est son pays.

AUDET.

— C'qu'il y a d'humiliant, au contraire, c'est de voir venir pour ça des ouvriers de la ville, comme si ceux du village n'étaient pas capables...

SIMONOT.

Ah ! l'on fait venir des ouvriers de la ville, dis-tu, ça change bien la thèse. Oh ! je ne suis plus pour le cadran.

LAROSE.

Ni moi non plus, le père Audet a raison, v'là c'qui serait humiliant.

AUDET.

Est-ce votre avis aussi, M. Ledru.

LEDRU.

Oui, certainement, vous savez, M. Audet, je suis invariable dans mes opinions.

AUDET.

Eh ! bien, Messieurs, quand M. l'adjoint viendra, nous lui dirons que nous ne voulons pas toujours donner sans jamais rien recevoir. Justement, voici M. Jolivet. Allons ferme, Messieurs, ne nous laissons pas enjôler.

## SCÈNE XI.

Les Mêmes, JOLIVET.

JOLIVET.

Bonjour, mes amis, bonjour; eh ! bien, que dites-vous de la mesure que propose M. le maire ?

AUDET.

Ma foi, M. Jolivet, nous disons que vous êtes épicier, et que quand on vous donne de l'argent pour avoir une once de poivre, vous donnez l'once de poivre, ou à-peu-près; mais ici, ce n'est plus cela du tout.

JOLIVET.

Comment ! comment !.. ce n'est plus cela; mais qu'est-ce qu'on vous demande?.. fournissez l'argent, et l'on vous donnera le cadran.

AUDET.

Tout ça est bel est bon; mais nous ne ferons pas ce que vous demandez.

JOLIVET.

On sait que vous êtes un entêté; mais ces messieurs...

LEDRU.

Moi, d'abord, je suis bien décidé à ne pas me laisser mener.

LAROSE.

Ni moi non plus! un militaire.

SIMONOT.

Et moi, donc, un charpentier.

JOLIVET.

Allons, allons, réfléchissons donc, mes amis; je vous le demande, qu'est-ce que c'est qu'un village qui n'a pas de cadran... c'est absolument un corps sans âme.

AUDET.

Qu'il y ait un cadran ou qu'il n'y en ait pas, qu'est-ce que ça fait. Quand on est bien occupé, est-ce qu'on y prend garde, seulement... c'est bon pour les fainéans, qui ont toujours le nez en l'air.

JOLIVET.

Ce n'est pas là une raison, d'ailleurs. Ce cadran peut être très-utile, et vous n'hésitez pas, j'en suis sûr, à vouloir le bien de la commune.

AUDET.

Non, sans doute, nous ne refusons rien pour le Roi; mais nous avons nos idées sur le moyen d'employer notre argent.

AIR: *Voilà la manière.*

Dans l'villag', mœrguenne,  
De brav's, d'honnêtes gens,  
Se trouv'nt dans la peine,  
Avec quatre enfans.  
L'asil' du voisin,  
Brûla par le feu du tonnerre;  
Lui donner du pain,  
Et lui r'bâtir une chaumière;  
D'finir sa misère,  
Trouver le moyen,  
Voilà la manière  
De faire le bien.

JOLIVET.

Une bonne action, c'est très-bien; mais la mère Four-

nier a déjà reçu des secours, et la commune est toujours sans cadran.

AUDET.

Mais la commune peut attendre, et la mère Fournier est dans la misère.

LES AUTRES.

C'est juste ! c'est juste !

JOLIVET.

Écoutez-moi donc ; vous ne voyez pas que c'est M. Audet qui vous mène comme des enfans. S'il ne s'en était pas mêlé, je suis sûr que la délibération aurait été toute seule.

LAROSE.

Alors, ça n'aurait pas été une délibération.

JOLIVET.

Ah ! ça, décidément, voulez-vous voter pour le cadran, oui ou non ?

TOUS.

Non ! non !

JOLIVET.

C'est votre dernier mot ?

TOUS.

C'est bien décidé !

JOLIVET.

Ah ! vous le prenez sur ce ton-là... Eh bien ! soit, vous verrez, messieurs, ce que vous gagnerez à cette résistance ; M. le maire sera très-mécontent, je vous en avertis. A votre tour, vous aurez besoin de nous, et vous n'avez qu'à y venir, vous serez bien reçus.

( On entend le bruit des villageois qui arrivent en chantant. )

AUDET.

Tenez, tenez, M. Jolivet, voilà tout le monde qui arrive pour la fête ; et en attendant que votre grande colère se passe, nous allons danser, chanter et boire toute la journée.

JOLIVET, à part.

C'est ce que nous allons voir.

## SCÈNE XII.

Les Mêmes , JULIENNE , BASTIEN , Villageois ,  
Villageoises .

CHOEUR .

Air : *De la Neige* .

Que la folie  
Rallie  
A son tour ,  
Jeunes filles  
Et joyeux drilles .  
Au son d'la musette et du tambour ,  
Dansons jusqu'à la fin du jour .

JULIENNE .

Que la fête commence ,  
Au son du tambourin  
Et d'un joyeux refrain ,  
Allons , vite en cadence .

BASTIEN .

Placez là les tonneaux ,  
Les tables et les brocs ,  
Et l'orchestre complet ,  
A deux sols le cachet .

CHOEUR .

Que la folie  
Rallie , etc .

( *Tout le monde danse* ) .

JOLIVET , *arrétant les Paysans* .

Un instant , un instant , s'il vous plait...

BASTIEN .

C'est qu'il n'y a pas de temps à perdre , M. Jolivet...  
Allons , placez là les tonneaux , la cible de ce côté ; et toi ,  
père crin crin , en avant les rigaudons .

JOLIVET .

Les rigaudons , la cible , les tonneaux . . . c'est très-bien ,  
mes bons amis ; vous allez me faire le plaisir de retourner  
tous chez vous , et de vous amuser en famille .

BASTIEN .

Eh bien ! est-ce que nous ne sommes pas en famille ,  
ici ?

( 24 )

JOLIVET.

C'est possible ; mais je dois veiller à la sûreté publique ,  
et jusqu'à nouvel ordre , les cabarets seront fermés.

TOUS.

Comment , fermés !

JOLIVET.

On ne sait pas ce qui peut arriver ; d'ailleurs , on peut  
s'amuser sans boire.

LAROSE.

Sans boire ! ça ne se peut pas.

JOLIVET.

Ça ne se peut pas , c'est possible ; mais ça sera . . . Quant  
à la danse . . .

JULIENNE.

Comment ! défendriez-vous aussi la danse ? . . .

JOLIVET.

Tout juste , ma chère amie . Je ne souffrirai pas , pour  
les mœurs , qu'on fasse sauter les jeunes filles sur la pe-  
louse , que l'on s'embrasse , que . . . Je connais le danger  
de ces amusemens-là.

JULIENNE.

Sans danser , comment voulez-vous donc qu'on s'amuse ?

JOLIVET.

Ça ne me regarde pas . . . Quant à toi , remporte-moi  
vite la cible.

LAROSE.

Ah ! c'est trop fort.

JOLIVET.

Oui , oui , criez ; mais je sais ce que je fais.

*Air : Vaudeville du premier prix.*

Je dois agir avec prudence ,  
Et défendre semblables jeux ;  
C'est dans votre intérêt , je pense ,  
Ils sont par fois trop dangereux.  
Sans mettre obstacle à votre joie ,  
Je me souviens que l'an passé ,  
Au moment où l'on tirait l'oie ,  
J'ai bien failli d'être blessé.

AUDET , à Larose.

Voyez-vous , le malin ; et tout ça , pour ce cadran .



( 25 )

JOLIVET.

Je vais rentrer à la maison, et dresser procès-verbal contre ceux qui enfreindraient mes ordres.

AUDET.

Ah! ça, dites donc, M. l'adjoint, on sait ce que c'est que le devoir; mais aussi, ça passe les bornes, et vous n'avez pas le droit.

JOLIVET.

Ah! je n'ai pas le droit.

TOUS.

Non, non, vous n'avez pas le droit.

JOLIVET.

Ah! vous faites rébellion.

CHOEUR.

Air : *Au p'tit point du jour.* ( sans Tambour ).

TOUS LES PAYSANS.

Vraiment, c'est affreux,  
Conçoit-on pareille défense;  
Vraiment c'est affreux  
D'empêcher ici tous les jeux.

JULIENNE.

C'est nous attrister,  
Que de nous défendre la danse.

LAROSE.

Qui pourrait s'douter  
Qu'on empêch' de boire et d'chanter?

TOUS.

Mais écoutez donc.

JOLIVET.

Soumettez-vous à l'ordonné.

TOUS.

Nous avons raison.

JOLIVET.

J'ai mieux qu'ça, moi, j'ai la prison.  
Qu'un seul dans l'cauton  
Se permett', malgré ma défense,  
D'faire un rigaudon,  
Je le ferai mettre au violon.

*La Fête de Village.*

4

*Ensemble.* { **Vraiment c'est affreux ,  
Conçoit-on pareille arrogance ;  
En ce jour , je veux  
Prouver que j'suis l'maitre en ces lieux.**

**TOUS.**

**Vraiment c'est affreux ,  
Conçoit-on pareille défense ;  
Vraiment c'est affreux  
D'empêcher ici tous les jeux.**

*(Toutes les jeunes filles furieuses menacent Jolivet.)*

### SCÈNE XIII.

Les Précédens , LE MAIRE.

LE MAIRE.

Eh! bien, eh! bien, d'où vient donc tout ce bruit?...  
Comment, mes amis, on se querelle un jour de fête.  
*(Bas à Jolivet.)* Eh bien!

JOLIVET, *de même.*

Le père Audet a tout gâté.

LE MAIRE, *de même.*

C'est que vous vous y êtes mal pris. *(Haut aux paysans.)*  
Ah! ça, mes amis, comment se fait-il que vous ayez  
tous l'air triste et mécontent? je vous croyais occupés  
aujourd'hui du soin de vous réjouir.

AUDET.

Nous réjouir, ah! ben oui, impossible.

LE MAIRE.

Pourquoi donc, le jour de la fête du Roi, tout le  
monde doit être heureux, il me semble.

AUDET.

Il nous semblait aussi, M. le maire; mais pour se ré-  
jouir, m'est avis qu'il faut que l'on s'amuse.

LE MAIRE.

Eh bien! qui vous empêche?

AUDET.

Pardi, monsieur. *(Montrant Jolivet.)*

LE MAIRE.

Comment, M. Jolivet, vous avez défendu?...

TOUS LES PAYSANS.

Oui, oui, il a défendu...

JOLIVET, *à part.*

Vous allez voir que tout va retomber sur moi.

JULIENNE.

*Air : Vos maris en Palestine.*

M'sieur le mair' tout's les fillettes  
S'préparant à bien sauter,  
Avaient fait d'belles toilettes,  
Qu'en pleurant ell's vont quitter.  
Désoler tout's les familles,  
Fi qu'c'est mal, monsieur Jolivet!  
Empêcher d'danser aux filles...  
Ah ! si le Roi le savait !

LE MAIRE.

Vous avez eu tort, M. Jolivet, très-grand tort ; je n'entends pas que vous preniez sur vous de donner des ordres semblables... a-t-on jamais vu ce a... Allons, mes amis, calmez-vous !

LAROSE.

Oui, m'sieur le maire... nous sommes calmés... mais sans vous, il s'rait arrivé queuqu' caravane...

LES AUTRES.

Oh ! oui, ben sûr...

LAROSE.

La chose était assez conséquente pour ça.

*Air : Volant par ses œuvres complètes.*

Quand on vient d'fair' la récolte,  
On nous empêch' de boir' du vin,  
Faut bien qu'un villag' se révolte.

JOLIVET.

Vous voyez, monsieur, quel mutin !

LAROSE.

Comment n'pas s'échauffer la bile,  
Y a ben d'quoi troubler la paix ;  
Faire fermer les cabarets,  
C'est exciter la guerr' civile.

LAROSE.

Nous défendre l'usage du vin, on le permet bien aux janissaires ; M. Jolivet est pire que le grand-turc.

JOLIVET.

Je vous prie de ne pas m'insulter... M. le maire, permettez... vous ignorez ce qui se passe ; vous ne savez

pas qu'ils se refusent à rétablir le castran de la commune.

LE MAIRE.

Eh ! bien, ne sont-ils pas les maîtres de disposer de leur argent comme ça leur convient !

JOLIVET.

Cependant, M. le maire, vous m'avez dit...

LE MAIRE.

De proposer cette mesure à ces messieurs ; il est vrai qu'en l'adoptant ils m'auraient fait plaisir... mais du moment qu'ils s'y opposent le moins du monde, il n'en faut plus parler.

JOLIVET.

Ah ! ça, mais je n'ai pas la berlue, que diantre ! vous m'avez bien positivement donné l'ordre...

LE MAIRE.

De vous taire ; et, surtout, de ne point venir troubler les plaisirs de ces braves gens.

TOUS LES PAYSANS.

A la bonne heure, voilà qu'est parlé ; c'est d'la justice.

LAROSE,

De c'te façon-là, M. le maire, les cabarets seront ouverts.

LE MAIRE.

Toute la journée... et la preuve, c'est que je veux même trinquer aujourd'hui avec vous.

TOUS.

*Air : Il faut rire, il faut boire.*  
Quel bonheur ! j'pourrons boire,  
Les fill's pourront sauter.  
Jusqu'à d'main, on peut l'croire,  
J'allons rire et chanter.

JOLIVET.

*Ensemble.*  
Ah ! pour moi quel déboire,  
Comment les arrêter.  
Jusqu'à d'main ils vont boire,  
Et danser et chanter.

LE MAIRE.

Ici quelle victoire  
Ils viennent d'emporter.  
Tout le jour ils vont boire,  
Et danser et chanter.

JULIENNE.

Et la danse, M. le maire, est-elle donc aussi comprise dans l'amnistie.

LE MAIRE.

Sans doute, ma belle enfant, il serait trop cruel de vous priver de danser le jour de vos nocés.

JULIENNE.

Comment, monsieur le Maire, vous savez...

LE MAIRE.

Oui, oui, que vous épousez le fils de monsieur Audet; je vous en fais mon compliment : vous entrez-là dans une famille respectable.

AUDET, *saluant.*

Certainement... Vous êtes bien honnête, monsieur le Maire.

LAROSE, *bas aux autres.*

Vous allez voir que le père Audet va s'laisser neutraliser... Soyons solide au poste.

LE MAIRE.

Oh! je vous connais d'ancienne date, père Audet, et je me suis toujours intéressé à vous. Comment se porte toute la famille? on m'a dit qu'un de vos enfans avait eu la petite rougeole?

AUDET.

Oui, monsieur le Maire, le petit garçon de mon fils.

LE MAIRE.

Une de mes filles aussi en est atteinte..... Ce mal-là dure-t-il longtemps?

AUDET.

Ah! monsieur le Maire, il n'y a pas de comparaison, entre vos enfans et les nôtres.

LE MAIRE.

Ce sont toujours des enfans... Ah! j'oubliais... dites-moi, Larose...

LAROSE.

Monsieur le Maire!

LE MAIRE.

Mon cheval de cabriolet boite un peu, depuis quelques jours; vous me ferez le plaisir de le visiter, n'est-ce pas? Je vous l'enverrai.

LAROSE.

Ne lui donnez pas cette peine-là, monsieur le Maire, j'irai bien moi-même.

LE MAIRE.

Eh bien! j'accepte, cela me procurera le plaisir de vous voir.

LAROSE.

Ce sera bien de l'honneur pour moi, certainement...

SIMONOT, *à part, aux autres.*

Ah! mon dieu, mon dieu... un soldat Français!

LE MAIRE.

C'est convenu... Si vous avez le temps, M. Simonot, vous viendrez avec lui; nous avons à causer... On m'a parlé d'un certain quartier de terre qui m'appartient, et qui vous fait envie, m'a-t-on dit?

SIMONOT.

C'est vrai, ça touche not' maison, et ça m'irait comme un bas de soie... Mais le prix...

LE MAIRE.

Nous nous arrangerons; je vous en ferai bon marché.

SIMONOT.

Si ça n'est pas trop cher, vous me rendrez-là un fameux service.

LE MAIRE.

Nous causerons de tout cela... Mais, dites-moi, mes bons amis, ah! ça, que décidons-nous pour le cadran?

AUDET.

Dam! pour moi, j'avoue qu'il y a plus de taquinerie qu'autre chose.

LAROSE.

Ma foi, moi aussi!

SIMONOT.

Sans monsieur Jolivet, ça serait déjà fait.

LE MAIRE.

Je ne veux pas vous forcer, mes enfans, pour peu que cela vous contrarie.

AUDET.

Non, non, monsieur le Maire.

LE MAIRE.

Ainsi, messieurs, c'est convenu... nous allons rétablir notre cadran... (*Tous les paysans se regardent.*) Je vous préviens, que ma femme veut faire la dépense des aiguilles.

LAROSE.

Vraiment! madame la Mairesse...

AUDET.

Ah! c'est bien...

SIMONOT.

C'est une jolie attention.

LE MAIRE.

Il faudra que l'un de vous se charge de les commander, la première fois qu'il ira à la ville...

AUDET.

Mais, je n'savons pas quel prix madame veut y mettre?

LE MAIRE.

Ne vous inquiétez pas... commandez toujours... Ah! ça, personne n'a encore signé...

LAROSE.

Je n'aurais pas voulu mettre ma croix avant la vôtre, monsieur le Maire.

LE MAIRE.

Monsieur Jolivet, vous aviez sans doute préparé le procès-verbal?

JOLIVET.

Il n'y a plus qu'un mot à y ajouter... Il est là, dans mon cabinet...

LE MAIRE.

Eh bien! passons...

LES PAYSANS, *faisant des cérémonies.*

Après vous...

LE MAIRE.

Allez donc, mes enfants, et soyez toujours sûrs que je ne ferai que ce qui vous conviendra.

TOUS.

AIR: *Vaudeville de Folie et Raison.*

Vive monsieur le Maire!  
Il est bon et loyal...

Allons, pour lui complaire,  
Signer l'procès-verbal.

(*Audet, Larose et Simonot entrent dans la maison.*)

## SCÈNE XIV.

LEDRU, *qui a écouté.*

Ils se moquent d'eux, voyez-vous ça... Ils ne se moqueront pas de moi, toujours... Mais, voyez donc un peu le père Audet qui se laisse enjôler comme les autres! lui qui faisait tant le méchant! parce que le maire lui a dit: patati, patata... il n'a rien trouvé à répondre... Il ne m'a rien dit, à moi, il n'a pas osé; il a bien fait, je n'aurais pas cédé, d'abord.

BASTIEN.

Eh bien! papa Ledru, qu'est-ce que vous faites donc là, tout seul?

LEDRU.

Je dis que c'est une horreur, de n'avoir pas plus de caractère que ça.

JULIENNE.

Comment, mon père, vous ne voulez donc plus signer!

LEDRU.

Non certainement; je prouverai que j'ai du caractère.

*Air : Je loge au quatrième Étage.*

Dans ces occasions-là j'me montre,  
J'étais pour le cadran tantôt;  
Audet m'a dit faut t'mettre contre,  
Et je m'suis mis contre aussitôt.  
Ma volonté n'est pas suspecte,  
Moi, j'aurai d'la tête à mon tour;  
C'est bien assez, quand on s'respecte,  
D'changer d'avis un' fois par jour.

BASTIEN.

Mais, mon père a d'la tête aussi; et si vous ne signez pas, v'là encore not' mariage flambé.

JULIENNE.

Sans doute; et au moment d'aller à la municipalité, faut-il avoir du guignon!

LEDRU.

Eh bien! eh bien! tu en épouseras un autre.



JULIENNE, *pleurant.*

Mais, je n'veux pas d'un autre, j'veux d'Bastien!

BASTIEN, *pleurant.*

Oui, elle veut de moi.

LEDRU.

Elle se consolera ; et puis, d'ailleurs, elle a le temps.

JULIENNE.

Ah ! bien, oui, si vous croyez qu'on peut attendre comme ça. C'est affreux, mon père, voyez-vous ; je vais tout dire à ma mère, et vous verrez... La voici.

## SCÈNE XV.

Les Mêmes, MAD. LEDRU.

JULIENNE.

Ah ! ma mère, v'là ben autre chose... Le père Audet est allé signer pour le cadran, et v'là mon père qui ne veut plus, à présent.

MAD. LEDRU.

Ah ! ça, ah ! ça... parle donc, Ledru ; qu'est-ce que tu as dans la tête ? Eh bien ! en voilà de belles, par exemple... ça a-t-il le sens commun, seulement ? Tu le fais donc exprès... dans une affaire comme celle-là... Ah ! mais prends-y garde... j'èrni goi ! quand je me suis tuée à t'expliquer... C'est trop fort, aussi... t'as donc perdu la cervelle?... c'est le diable avec les hommes!... Qu'est-ce que tu peux dire?... réponds?... là, voyons... réponds?... as-tu qu'enqu' chose à répondre?... Si on disait une chose ou une autre... mais pas du tout ; c'est le contraire... Encore, ça n'y ferait-il rien... parce que... certainement... Je ne m'échauffe pas... je ne veux pas m'échauffer... je t'écoute tranquillement... parle... dis-moi une raison... Est-ce que tu as cru que ça se passerait comme ça?... j'aimerais mieux je ne sais quoi... vois-tu ? V'là comme je suis.

LEDRU.

A la bonne heure ; mais ils ne m'avaient pas dit tout cela.

MAD. LEDRU.

Mais à présent que tu le sais !

*La Fête du Village.*

( 34 )

LEDRU.

Je vais signer. *(Il entre au conseil.)*

JULIENNE.

Et notre mariage se fera ?

MAD. LEDRU.

Puisque je l'ai dit.

BASTIEN.

Ah ! quel bonheur, ma petite Julienne...

MAD. LEDRU.

Que de mal ! on est obligé de se donner pour les moindres choses. Il y a plus de deux heures qu'ils sont tous assemblés, et ils n'ont pas pu convaincre mon homme, qu'était tout convaincu... En vérité, je crois que les délibérations reculent les choses au lieu de les avancer... car enfin, moi, je n'ai pas délibéré.

## SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

Les Précédens, LE MAIRE, LEDRU, AUDET,  
JOLIVET, LAROSE, SIMONOT.

CHOEUR.

Vive monsieur le Maire,  
Il est franc et loyal.  
Je v'nons pour lui complaire,  
D'signer l'procès-verbal.

LE MAIRE.

Allons, voilà une affaire terminée; je vous remercie d'avoir consenti à ce que je demandais, et j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Vous vouliez employer votre argent à secourir la famille Fournier, et vous ne pouvez plus, maintenant, faire cette bonne action; mais j'ai destiné une somme de mille francs à ces infortunés, et je vous charge de la leur distribuer.

LAROSE.

Eh bien ! morbleu, nous ajouterons à cette somme-là chacun un jour de notre travail.

SIMONOT.

Larose a raison, il faut que tout le monde soit heureux.

LE MAIRE.

Bien, bien, mes amis.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Qu'un grand malheur afflige la patrie,  
Chez nous qu'il mette une famille en deuil,  
Ou qu'il éclate un affreux incendie,  
Chaque français souscrit avec orgueil.  
Par plus d'un riche une somme est donnée;  
Mais l'artisan, souvent plus généreux,  
Dit en portant le fruit de sa journée,  
Ah! qu'il est doux de faire des heureux!

LAROSE.

Maintenant, nous n'avons plus qu'à danser et à nous réjouir... allons, en avant...

### VAUDEVILLE.

CHOEUR.

Air : *Il vaut mieux moins d'argent.*

En avant, mes amis,  
Qu'la contredanse  
Commence,  
En avant, mes amis,  
L'plaisir nous est permis.

AUDET.

L'cabar'tier qu'est honnête,  
Donn'ra du vin sans eau;  
J'en veux boire un tonneau,  
Ce n'est pas tous les jours fête.

CHOEUR.

En avant, etc.

JOLIVET.

J'ai passé pour un' bête,  
Chacun m'a rembarré;  
P'têtr' demain je rirai,  
Ce n'est pas tous les jours fête.

CHOEUR.

En avant, etc.

SIMONOT.

A danser l'on s'apprête,  
J'aim'rais mieux l'vin que l'bal;  
J'crois qu'ça s'rait plus moral,  
Mais c'n'est pas tous les jours fête.

CHOEUR.

En avant, etc.

**BASTIEN, prenant le bouquet de Julienne.**

C'te fleur est ma conquête,  
J'puis la prendre aujourd'hui ;  
Demain tout s'ra fini,  
Ce n'est pas tous les jours fête.

CHOEUR.

En avant, etc.

**LAROSE, à madame Ledru.**

A vous embrasser j'm'apprête,  
Aujourd'hui p'tit' maman ;  
Allons, profitez-en,  
Ce n'est pas tous les jours fête.

CHOEUR.

En avant, etc.

LEDRU, *s'avançant.*

Aujourd'hui j'ai d'la tête.

MAD. LEDRU, *l'arrêtant.*

Fais tout c'que tu voudras ;  
Mais d'main tu marcheras,  
Ce n'est pas tous les jours fête.

CHOEUR.

En avant, etc.

**JULIENNE, au Public.**

L'auteur de c'te blquette  
Désire être applaudi ;  
N'empêchez pas qu' pour lui  
Ce ne soit aujourd'hui fête.

CHOEUR.

En avant, mes amis,  
Qu'la contredanse  
Commence ;  
En avant, mes amis,  
L'plaisir nous est permis.

FIN.